

Ma Russie

J'avisai l'escalier menant au grenier. Marche par marche, je l'escaladai. Arrivée en haut, je levai les yeux. Imposante et massive, la porte en chêne semblait interdire l'entrée à tout visiteur étranger. Étrangère à cet endroit, je ne l'étais pas ! C'était MA maison, MON grenier, et tout ce qui se trouvait là-haut était en MA possession. Pourtant chaque fois que j'entrais dans cette pièce, je ressentais un malaise passager. Un peu comme si les objets entassés là voulaient m'attirer... Les souvenirs me prenaient à la gorge. On dit parfois que les murs ont une mémoire... N'en serait-il pas de même pour certaines choses ?

J'entrai. Dans la pénombre, je voyais divers objets. Il fallait que je range et que je nettoie tout ça. Une vague de découragement me saisit. En tournant la tête, j'aperçus quelque chose qui brillait, dans le fond du grenier. Je m'approchai. En fait, le rai de lumière qui filtrait sous la porte faisait scintiller le fermoir d'un petit coffre. En m'avançant un peu plus, je vis qu'il n'était pas si petit que ça : allongé, mon doberman aurait pu y entrer. Sur le couvercle, une jeune femme en manteau de fourrure, d'hermine sûrement, était représentée. Elle portait une chapka, de fourrure également, et se baissait, la main tendue vers un petit renard blanc. Autour d'elle, de la neige, ainsi que deux sapins, qui n'étaient pas sans rappeler le matériau de fabrication du coffre. Les contours dorés de la peinture contrastaient beaucoup avec la teinte foncée du bois, et les couleurs vives des vêtements de la jeune femme renforçaient l'impression de mouvement.

La clé était encore dans le fermoir. Fébrilement, je la tournai dans la serrure. Après un bruit de cliquetis, elle se déverrouilla, et le couvercle se souleva tout doucement...

La vue des objets à l'intérieur me serra la gorge et m'immergea dans une mer de pensées mouvementées. Une vague d'émotions me submergea. Chaque objet me ramenait à un épisode de ma vie. Chaque objet me rappelait un mot, une discussion, une odeur...

Je pris une poupée russe, une « matriochka », dans mes mains, et fermai les yeux : « Une clochette sonne. Un homme crie : « Entrez ! », dans un français hésitant. Une forte odeur de bois. Elle est là, posée sur une étagère, telle une goutte de rosée sur une feuille. C'est elle. C'est celle-là que je veux. Les yeux bien dessinés, la bouche en cœur, une forme régulière : c'est la plus belle, je la prends. L'homme veut la mettre dans un paquet, je refuse. J'ai peur qu'elle étouffe. C'est mon premier voyage en Russie. J'ai six ans. »

Un éclair doré attira mon attention : au fond du coffre, deux petites pièces luisaient doucement. D'une main, je les effleurai :

« Du papier peint fleuri. Une légère odeur de renfermé et senteur de thé. Le Samovar trône sur la table. Des gens parlent, je ne saisis pas tout. Il y a là ma famille. La grand-Tante Katarina me glisse deux piécettes dans la main. Des roubles. Ce sera pour m'acheter des chocolats. Elle me trouve trop pâle. Je ne les dépense pas. Je veux les garder. Je joue à pile ou face. J'ai huit ans. »

Je baissai les yeux : deux orbites me fixaient au fond du coffre. C'était une petite poupée. Chapka, manteau rouge, le stéréotype parfait du danseur russe. Je la soulevai avec délicatesse. Le rythme créé par le choc de ses jambes contre le bois du coffre, me rappela quelque chose : « Une grande lumière m'aveugle. Ça ne dure pas très longtemps. Puis la musique. Une musique vive. Des voix. De grosses voix. Qui chantent. Des hommes. Qui dansent. J'ai peur, ma mère me rassure. Je voudrais partir. Ils dansent bizarrement, font de grands gestes. Soudain plus rien. C'est fini. On sort. Et là, il y en a des multitudes. Ils me font moins peur en poupées. J'en prends une. Plus de musique, juste des bras de bois qui bougent avec le vent. Je ris. J'ai eu peur, mais c'est fini. »

Tous ces souvenirs me firent frissonner. Pas d'effroi, non, d'émotions... Les mains tremblantes, je saisis une feuille : Elle était légèrement froissée, et sentait bon le romarin. A l'intérieur, une multitude de mots gribouillés à la hâte laissaient à penser que la personne qui

l'avait écrite avait dû partir rapidement. La douceur du papier donnait un contraste encore plus important avec l'écriture saccadée de la lettre. Je n'eus pas besoin de la lire pour en savoir le contenu ; je le connaissais déjà. Cette lettre était celle de ma cousine (vivant en Russie), qui, venant d'apprendre que j'étais clouée à un lit d'hôpital après une mauvaise chute sur la glace de la Volga, s'était empressée de m'écrire un petit mot, pour me reconforter, avant de le poster et de partir à son lycée.

« Elle me raconte. Avec son rire cristallin et enfantin, elle me raconte la tête qu'a faite son professeur. Moi, ma jambe blessée me fait souffrir, mais je m'efforce de ne rien laisser paraître...J'observe la photo qui accompagne son petit mot : la Volga, ce superbe fleuve ! J'ai mal. Les larmes montent. Non. A onze ans tout de même, on ne pleure plus ! »

La lettre me glissa des mains, et alla se poser doucement au fond du coffre. Religieusement, je le refermai. Certains ont besoin de faire des kilomètres et des kilomètres pour sentir la Russie. Ma Russie à moi, elle est là. Mélange de couleurs et de sensations, qui s'unissent intimement, jusqu'à ne former qu'une vaste taïga de souvenirs. Un univers chaleureux et empli de curiosités qui font tourner la tête, et battre les cœurs. Chapka, petite balalaïka, cartes postales, lettres, photos, livres de Tolstoï...Autant d'objets qui tapissent le fond du coffre, et qui expriment les richesses de la Russie. La Russie que je connais, celle que j'aime...

D'un pas feutré, je rejoignis la porte du grenier. Le rangement serait pour plus tard ! Tout cela m'avait chamboulé. Atteignant la porte, je me retournai. Et là, dans la pénombre qui régnait, je crus apercevoir un léger sourire sur les lèvres de la jeune fille et son renard. Des gardiens. Voilà ce qu'ils étaient. Des gardiens du passé, des gardiens du temps, des souvenirs. Gardiens de ma Russie.